

Christine Oddo

Mary Reynolds

*Artiste surréaliste
et amante de Marcel Duchamp*

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2021
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-4491-3

Prologue

Les rideaux sont tirés. La lumière filtre à peine en ce début d'automne. Dans un lit, une femme se retourne. Elle est épuisée, trempée de sueur. Il lui semble que cela fait un temps infini qu'elle est alitée. Des souvenirs lui reviennent en mémoire. Matthew, son époux disparu aux lendemains de la Grande Guerre, Le Bœuf sur le toit où elle dansait jusqu'à l'épuisement. Breton, Roché, Cocteau, Jarry pour lesquels elle avait réalisé les plus belles reliures. Gabrièle Picabia ou encore Madame Pic qui l'avait engagée dans la Résistance et cette traversée de la France alors que la Gestapo la poursuivait...

Oui, il y avait eu cela, mais son existence se résumait peut-être à un seul prénom, Marcel. Elle en avait été folle. La beauté de Marcel, son élégance, son intelligence, son regard qui la consumait. Son égocentrisme qui l'avait crucifiée. Elle avait tout accepté, trop peut-être. Mais la vie avec Marcel valait tellement mieux que la vie sans Marcel. Enfin, c'est ce qu'elle avait longtemps pensé. Où est-il aujourd'hui alors que la vie la quitte ?

MARY REYNOLDS

Elle se dit que si elle avait su que trente-cinq ans d'amour, d'amitié, de complicité – comment qualifier leur lien ? – se concluraient ainsi, alors peut-être aurait-elle fait autrement. Des pensées confuses l'assaillent. À bout de forces, elle sombre.

Doucement, une porte s'entrouvre. Sans bruit, une silhouette masculine élancée s'approche. Infiniment affecté, Duchamp regarde la malade. Certes, il a tardé à venir, ne voulant pas alarmer Mary sur la gravité de son état. Il la connaît si bien. Que cette maladie incurable n'ait pas été diagnostiquée le rend fou. Il enrage et maudit ces médecins qui ne parlaient que d'une infection urinaire impossible à dompter. Quelle folie ! Il est désormais trop tard pour songer à une guérison. Mary va mourir.

Quelques jours plus tard, le 30 septembre 1950, Mary Louise Reynolds succombe d'un cancer de l'utérus.

Chapitre premier

Dans l'effervescence de Greenwich Village

Une femme grande et souple aux courts cheveux bruns pénètre au 14 de la rue de Monttessuy, dans le VII^e arrondissement de Paris. Elle se retourne et lance un coup d'œil complice à la tour Eiffel, cette dame de fer qui, depuis trente-deux ans, domine la capitale française. Cette construction impertinente est synonyme pour elle de l'existence qu'elle mène désormais en France, loin des siens, loin de son pays.

Il y a onze mois, en mai 1921, Mary Louise Reynolds a quitté Greenwich Village que, pourtant, elle adorait, mais c'était à l'époque de son mari, Matthew Givens Reynolds Jr., avant la Grande Guerre, ce carnage qui le lui a arraché et qui a saigné à blanc l'Europe et les États-Unis. Dix-huit millions de personnes y avaient péri ou avaient été portées disparues, auxquelles s'étaient ajoutées les victimes de la grippe espagnole, cette pandémie à laquelle Matthew avait succombé.

Lorsqu'elle avait appris qu'une pneumonie lobaire avait emporté Matthew le 4 janvier à Echternach au Luxembourg, elle avait songé à mourir. Vivre sans lui semblait impossible et tellement injuste. Matthew était si jeune. Il avait trente-deux ans, elle, vingt-sept, et cela faisait juste deux ans et demi qu'ils s'étaient mariés.

Matthew avait été pour elle une bénédiction. Avec son indépendance d'esprit, son absence de préjugés, ce fils du juge de Saint-Louis (Missouri), aux yeux bleus pétillants, lui apportait l'air, la légèreté qui lui avaient tant fait défaut dans sa famille.

Oh ! Les Hubachek étaient charmants, aimants mais trop conventionnels à son goût. La fougue, l'ardeur que, toute petite, elle avait manifestées, les déconcertaient. Le sérieux et travailleur Frank Rudolph Hubachek, son avocat de père, comme Nellie née Brookes, sa mère, auraient préféré une fille bien plus convenue, plus respectueuse des us et coutumes de la bonne société protestante de Minneapolis où ils vivaient et où elle avait vu le jour le 19 octobre 1891.

Enfant puis jeune fille, Mary s'était conformée aux *desiderata* parentaux à la manière d'un cheval que l'on contraint avec un harnais. Mais sa nature, ses envies la portaient vers des horizons plus ouverts, plus audacieux. Pour elle, il fallait que ça fuse.

Dans sa famille, le seul à la comprendre était Frank Brookes, son unique frère. De trois ans son cadet, moins extraverti, Frank regardait avec fascination sa grande sœur. Enthousiaste, curieuse de tout, elle s'emballait pour autrui comme pour la nouveauté. Tournée vers les autres, elle se liait avec la plus grande facilité. Impétueuse, elle

s'enflammait. Mary, c'était le feu sous des eaux apparemment tranquilles.

L'envol vers d'autres cieux se concrétisa à la rentrée scolaire de 1909 sous la forme d'études au Vassar College, à Poughkeepsie, à cent kilomètres au nord de New York. Cet établissement privé et protestant était réservé aux filles de la bourgeoisie et offrait un enseignement de qualité. Le campus, avec ses bâtiments, pour certains en brique rouge, typiques du style gothique, son parc de quatre cents hectares, l'avaient impressionnée. Mais, ce qu'elle préférait était l'imposante bibliothèque Thomson où le grand vitrail Cornaro commémorait l'excellence de l'éducation féminine en la personne d'Elena Lucrezia Cornaro-Piscopia, philosophe et mathématicienne vénitienne du XVII^e siècle. Mary y passait des heures à compulser les ouvrages nécessaires aux matières qu'elle étudiait : anglais, chimie, art et français. En Louise Boyton et Elizabeth Hilles dite Bess, elle avait trouvé de merveilleuses amies. Ensemble, elles discutaient de leur vie future lors de dînettes improvisées chez les unes et les autres, où il était d'usage d'apporter des petits plats. Mary, fine cuisinière, les régalaient de recettes de son cru.

Chacune d'elles souhaitait se démarquer de sa mère, de sa grand-mère, et parlait avec vivacité de leurs aspirations et de leur avenir. L'une se voyait chercheuse, l'autre avocate et pourquoi pas artiste. Toutes argumentaient, tentant de donner corps à leurs ambitions. Pensive et bienveillante, Mary écoutait. La belle « Mary Hub » était devenue pour ses copines « Gentle Mary ».

Quatre ans plus tard, en juin 1913, son *bachelor of arts* en poche, Mary rentrait chez elle à Minneapolis pour

suivre en septembre à l'université des cours de littérature anglaise, de sociologie et de rhétorique. Elle y retrouvait son frère qui, dans la droite ligne du désir paternel, poursuivait des études de droit.

Un jour, elle avait fait la connaissance de Matthew Givens Reynolds Jr. Ce jeune homme de vingt-sept ans travaillait pour l'une des grandes compagnies de céréales à Minneapolis. Ah ! Matthew, sa manière originale et bienveillante de regarder l'existence, sa tolérance. Ils s'étaient immédiatement plu. Avec lui, Mary s'était découverte sensuelle. Elle n'ignorait rien du regard que les hommes portaient sur sa haute silhouette fine, son port gracieux, son allure de danseuse. Tout était longiligne chez elle à l'exception de ses mollets robustes. Oui elle était belle, de cette beauté un peu androgyne, mais jamais elle n'en avait tiré une quelconque prétention. Elle cultivait plutôt une certaine réserve. Volonté d'indépendance ? Désir de ne pas céder à une trop grande tranquillité ? Difficile à dire. Elle avait eu des amourettes, des flirts avec des garçons gentils, cultivés, parfois drôles, sur lesquels elle exerçait de l'ascendant. Avec Matthew, tout avait changé. Elle se sentait comprise, à égalité, libre d'évoquer n'importe quel sujet sans être critiquée ou jugée. Jamais il n'avait cherché à lui imposer une opinion et, comme elle, il était curieux. « Il comble mes rêves » avait-elle confié à sa complice de Vassar, Bess Hilles. Très amoureux, ils s'étaient unis le 24 juillet 1916. Matthew avait vingt-neuf ans, Mary vingt-quatre.

Depuis une petite année, Mary était décoratrice d'intérieur dans le prestigieux grand magasin new-yorkais

Wanamaker's, « le paradis des acheteurs ». Elle apportait son originalité à cette luxueuse enseigne où tout était organisé pour satisfaire la clientèle la plus exigeante. Chez Wanamaker's, on achetait de la vaisselle, des bijoux, de la maroquinerie, du linge de maison, des vêtements pour toute la famille. Les hommes se faisaient coiffer au niveau de la mezzanine. Quant aux femmes, un étage entier leur était consacré, où elles trouvaient à s'habiller, se chausser, accessoriser leurs tenues. Un salon de beauté, conçu pour elles, leur prodiguait des soins variés.

Les Reynolds avaient choisi de vivre à New York dans son îlot le plus bohème, Greenwich Village, attirés par ce vent de liberté et d'effervescence qui balayait ce quartier bordé par Broadway, l'Hudson River, Houston Street et, au nord, par Washington Square. Bars, galeries, petites imprimeries, revues contestataires fleurissaient à Greenwich Village qui, coutumier des provocations, acceptait tous les excès. Contestataires et rebelles se retrouvaient dans cette enclave qui attirait comme un aimant peintres, écrivains ou musiciens, séduits par le charme européen de ses rues pittoresques et arborées que bordaient des maisons urbaines en grès rouge, les *brownstones*. Tous éprouvaient un amour véritable pour la culture parisienne et ses deux phares qu'étaient le quartier Latin et Montmartre.

Dans la profusion des publications offertes, Mary lisait *The Masses* dont le directeur, le magnifique Max Eastman, expliquait la ligne éditoriale en qualificatifs très simples : « libre, franc, arrogant, impertinent, à la recherche des vraies causes, opposé à toute rigidité ou dogme ». L'accent du magazine, mis sur l'esthétisme, drainait un panel

d'artistes qui proposaient des couvertures aux couleurs vives, vraies réussites d'art réaliste ou d'avant-garde. Les intellectuels s'y exprimaient sous forme d'essais, de nouvelles ou de poésies, et les questions politiques, sociales, raciales ou féministes y étaient abordées sans tabou autour d'une idée majeure : la nécessaire transformation de la société. À Greenwich, on était frondeur ou bien... on s'installait ailleurs.

Le couple habitait au 59 Charles Street, un immeuble à trois étages en brique, incontestablement l'une des plus belles constructions de la rue. La ligne très Second Empire conférée par l'architecte Gage Inslee se remarquait dans les fenêtres à guillotine surmontées de corniches ouvragées, mais plus encore dans la double porte d'entrée massive agrémentée du même détail architectural. Chic, sans fioriture, ce bâtiment allait comme un gant aux Reynolds. Ce quotidien sans étiquette ni garde-fou de Greenwich Village convenait parfaitement à Mary. Elle s'y épanouissait, s'était façonné un style. Des robes fluides épousaient ses formes sveltes qu'elle enveloppait parfois d'un long pardessus violet aux larges manches. Elle avait raccourci ses cheveux. Elle fumait sans crainte d'affronter les regards réprobateurs car ici tout le monde fumait. Sa préférence allait aux Murad, ces cigarettes turques enfermées dans une boîte en métal qu'elle dégustait dès le petit déjeuner dans son café favori, La Pâtisserie française, sur la 6th Avenue, où l'on servait des pains croustillants et un excellent moka. L'adresse attirait un monde fou.

Chaque matin, Matthew partait pour la compagnie maritime Chubb and Son sur South William Street depuis sa

nomination comme expert en assurance. Il rejoignait Mary en fin d'après-midi pour des soirées qui s'achevaient parfois à l'aube. Ils allaient à l'informel Christine ou au plus tapageur Polly's 137 MacDougal Street, le rendez-vous par excellence des non-conformistes, né de l'initiative de trois anarchistes, Polly Holladay, son frère Louis et l'amant ponctuel de Polly, Hippolyte Havel, tout à la fois cuisinier et serveur. On ne venait pas chez Polly's, cantine plus que restaurant, pour la table mais pour l'ambiance et les joutes intellectuelles. D'ailleurs, on y parlait littérature, art, politique, sexe, féminisme. Toute opinion était scrutée, décortiquée, critiquée avant d'être parfois acceptée. Certains soirs, les esprits s'échauffaient et les noms d'oiseaux volaient. Havel n'était pas en reste. Mary et Matthew l'avaient vu insulter Polly et Louis en les traitant de « sales cochons de bourgeois ».

Mary adorait danser. Elle entraînait Matthew dans ces clubs où, jusque tard dans la nuit, elle se déhanchait sur les rythmes du rag-time. Ces moments la rendaient euphorique. Dans ces boîtes, on voyait toutes sortes de gens, comme la baronne Elsa von Freytag-Loringhoven. Mary l'avait très vite remarquée. Il était d'ailleurs impossible de la manquer. La quarantaine excentrique, cette femme d'origine allemande, artiste à ses heures, déambulait dans les accoutrements les plus farfelus et se livrait sur elle-même à des expériences loufoques. Elle se rasait les cheveux ou se teintait le crâne en violet. Elle s'appliquait des timbres sur les joues, peignait ses lèvres en noir, accrochait à ses lobes des petites cuillères. Un jour, elle était sortie avec une cage à oiseaux en guise de sautoir. Une allure invraisemblable

qui lui avait valu le sobriquet de Dada Baroness. Son troisième mari l'avait fuie après un an de mariage. On ignorait toujours s'il croupissait en prison ou s'il s'était suicidé. Bisexuelle, Elsa poursuivait malgré tout les hommes de ses assiduités. Certains, comme William Carlos Williams, médecin et poète, avaient repoussé fermement ses assauts. D'autres usaient de techniques de « Sioux » pour ne jamais la croiser. Émancipée, la baronne n'avait cependant pas dix dollars devant elle. L'extravagance et l'indigence n'étaient pas antinomiques à Greenwich Village.

Frappante par sa chevelure flamboyante, sa beauté et sa grande élégance – elle sortait toujours maquillée, de lourds pendants aux oreilles, et portait invariablement des capes –, une autre femme avait attiré l'œil de Mary. Arrivée à Greenwich en 1915 à l'âge de vingt-trois ans, Djuna Barnes signait dans *Vanity Fair*, *The Press*, *The World* ou encore *The Morning Telegraph*. Et ses articles qu'elle illustrait elle-même avaient un côté mordant qui ravissait son lectorat. Djuna était intrépide. Rien ne l'arrêtait. Pour les besoins d'une rubrique sur le sauvetage en cas d'incendie, elle s'était lancée d'un immeuble pour atterrir dans un filet de sécurité. Une autre aventure journalistique l'avait conduite à se laisser prendre dans les bras d'une gorille femelle. Mais son exploit le plus célèbre restait son gavage. En hommage aux suffragettes anglaises nourries de force en prison alors qu'elles observaient une grève de la faim, elle s'était soumise en 1914 à la même torture jusqu'à l'évanouissement. Djuna ne reculait devant rien. Esprit coupant, plume acérée, elle était connue pour ses mots d'esprit à l'Oscar Wilde et ses excès de langage. À un

curieux qui lui demandait si elle était hétérosexuelle, homosexuelle ou bi, elle avait répondu, cinglante : « Lorsque je fais l'amour avec un cheval, cela ne fait pas de moi un cheval. » Curieuse de voir qui se cachait derrière ces performances, Mary s'était arrangée pour lui parler lors de ces parties, ces cocktails dont Greenwich avait le secret. Elle avait découvert une femme remarquable, profondément individualiste et une écrivaine de talent. Si Djuna soutenait la lutte féministe, elle se refusait à toute action collective. Lorsque Mary lui avait appris son engagement dans la sororité Alpha Phi à l'université de Minneapolis, Djuna s'en était amusée. Ces fraternités n'étaient pas pour elle ! De fil en aiguille, les deux femmes s'étaient liées et Mary avait deviné derrière ses positions sans concession un être blessé. Son initiation sexuelle avait été orchestrée par son père qui l'avait livrée jeune à l'une de ses relations. Abus qu'elle ne lui avait jamais pardonné.

Djuna étant de toutes les fêtes, elle avait introduit Mary et Matthew auprès de Mabel Dodge, l'épouse de l'architecte fortuné, Edwin Dodge. Dans son appartement du 23 Fifth Avenue, près de Washington Square, l'énergique et charismatique Mabel recevait les excentriques, les fantaisistes, les insolites dans une joyeuse assemblée bigarrée. Ses soirées, courues des artistes, socialistes, syndicalistes, suffragettes, activistes, étaient le haut lieu de discussions sans tabou comme d'expériences transgressives. Au 23 Fifth Avenue, il était interdit d'interdire. Et pour avoir les coudees franches, Mabel avait prié le cher Edwin, son mari, de déménager au Brevoort, à l'angle de 8th Street et Fifth

Avenue, l'hôtel français voisin « reconnu par les voyageurs pour sa bonne nourriture, ses bons vins, son air vieillot ».

Bien qu'elle dise d'elle-même n'être faite « ni pour l'art, ni pour le travail, encore moins pour le monde matériel mais pour le feu de l'amour dans le corps, la fournaine des sens dans la peau », Mabel était un véritable mécène. Elle avait participé financièrement à l'Exposition internationale d'art moderne ou Armory Show qu'elle qualifiait de « plus important événement public depuis la signature d'Indépendance ». Mary ne se souvenait plus quelle raison l'avait empêchée de visiter cette exposition organisée du 17 février 1913 au 15 mars 1913 par l'Association des peintres et sculpteurs américains.

En un mois, New York était devenu la plateforme de l'avant-garde mondiale. Mille trois cents peintures, sculptures, dessins étaient présentés à l'Arsenal du 69^e régiment d'infanterie sur Lexington Avenue. Bien que les deux tiers des œuvres fussent d'artistes américains, la part belle avait été donnée aux Européens. Ingres, Delacroix mais aussi leurs cadets, Cézanne, Gauguin, Redon, et leurs successeurs, Matisse, Derain, Picasso, Braque, Kandinsky, avaient fait sensation, attirant une affluence immense. Un vrai succès et aussi un objet de polémique que cet Armory Show ! Des tableaux avaient horrifié les visiteurs : *Nu bleu* de Matisse, *Improvisation n° 27* de Kandinsky, *Danses à la source 1* de Picabia. Le scandale avait culminé avec *Nu descendant un escalier* d'un certain Marcel Duchamp, un Français de vingt-cinq ans. Les files de spectateurs s'étiraient pour regarder la toile. L'ex-président Theodore Roosevelt s'était ému que l'on puisse présenter un tel sujet. « Ce n'est pas

de l'art », avait-il déclaré, catégorique. Quatre ans s'étaient écoulés mais le remous provoqué par l'Armory Show perdurait. Ce gigantesque salon avait été un tournant pour l'Amérique.

Depuis, la rébellion à l'encontre de la société puritaine battait son plein. Les débats pour l'égalité des sexes se propageaient et Greenwich était aux avant-postes de ce combat. Beaucoup des féministes vivaient dans le Village : Crystal Eastman, la sœur du directeur de *The Masses*, la polémiste et journaliste Mary Heaton Vorse, ou encore Marie Jenny Howe, à la tête du mouvement radical Heterodoxy. Toutes luttaient pour le droit de vote, l'émancipation, le contrôle des naissances, la contraception et le plaisir sexuel.

Comme elles, Mary se voulait l'égal des hommes tant en droits qu'en salaire. Sur ce point, Vassar l'avait formée. Le collège avait été une pépinière de féministes. Crystal Eastman, l'activiste et avocate Inez Milholland, d'autres y avaient suivi leurs études et semé les ferments de la révolte. Si le suffrage féminin était acquis dans de nombreux états de l'Ouest, il ne l'était toujours pas à l'Est. Les suffragettes protestaient, organisaient des meetings, des parades, des défilés où elles scandaient : « Président Wilson, combien de temps encore les femmes doivent-elles attendre leur liberté ? » Cette forte mobilisation avait permis, en 1915, la tenue d'un référendum sur le droit de vote des femmes dans l'État de New York, qui avait échoué à quelques voix près. Mais le mouvement était lancé et le succès, proche.

De l'autre côté de l'Atlantique, des affrontements d'une extrême brutalité se produisaient. Depuis juillet 1914, la guerre sévissait. Des batailles d'une violence inouïe

embrasait l'Europe. Mais envers et contre tout, les États-Unis demeuraient neutres. Même le torpillage, deux ans plus tôt, le 7 mai 1915, du *Lusitania*, puissant transatlantique de la Cunard Line, n'avait pas forcé la main présidentielle. On évoquait bien sûr ces offensives où des soldats, ensevelis dans des tranchées, mouraient dans la fleur de l'âge. On rencontrait ces Français qui avaient choisi de rallier l'Amérique. Pourtant, le président Wilson campait sur ses positions. Les États-Unis n'interviendraient pas. Dans le fond de son cœur, Mary espérait que son pays se garde du conflit. Sinon, Matthew serait recruté et rejoindrait une unité combattante.

Mais l'heure n'était pas encore à une intervention armée, New York swinguait au rythme du jazz qui enfiévrant les corps. On s'enivrait de blagues comme ce soir du 23 janvier 1917 où une petite troupe composée de peintres américains, d'une femme, Gertrude S. Drick, et de ce décidément très présent Marcel Duchamp, s'était introduite dans l'Arche de Washington Square. Le groupe avait mangé, bu de l'alcool en quantité avant de suspendre des lanternes chinoises et des ballons rouges, tout en récitant des poèmes, reprenant comme une rengaine : « *Whereas, whereas, whereas...* » Le point d'orgue avait été la lecture par Gertrude, au son des détonations de pistolets à bouchon, d'un texte solennel proclamant Greenwich République libre et indépendante. Manifeste dada ? Blague de potache ? Un peu des deux. En tout cas, tout Greenwich, dont Mary et Matthew, en faisait des gorges chaudes.

Le 30 janvier 1917, l'Allemagne déclarait au monde une guerre sous-marine à outrance au large des côtes

franco-britanniques. La liberté des mers étant compromise, le 3 février, les États-Unis rompaient leurs relations diplomatiques avec la puissance belligérante. Un engrenage infernal venait de s'enclencher.

Mary se souvenait du discours enflammé de Woodrow Wilson le 2 avril 1917 devant le Congrès, relayé par les journaux. « La guerre sous-marine de l'Allemagne contre le commerce est une guerre contre l'humanité, c'est une guerre contre toutes les nations. La neutralité n'est plus longtemps possible ni même désirable quand la paix du monde entier et la liberté de ces peuples se trouvent en jeu. » Ces mots mettaient un terme à l'attentisme présidentiel. Applaudie par la nation tout entière, l'entrée dans le conflit était votée conjointement par le Sénat et la Chambre des représentants le 6 avril. Pourtant, les États-Unis n'étaient pas prêts, en termes de moyens humains, à combattre sur des théâtres d'opérations lointains, les effectifs s'appuyant sur le volontariat.

L'opinion publique, elle non plus, n'était pas entièrement acquise à cette idée. À Greenwich Village, où rien ne choquait, deux camps se dessinaient. D'un côté, les plus radicaux, au nombre desquels le magazine *The Masses*, qui exhortaient les travailleurs à fuir ce conflit capitaliste et militaient pour l'aide juridique à apporter aux objecteurs de conscience ou à tous ceux qui s'opposaient au conflit. En face, des groupes récoltaient des fonds pour soutenir l'effort de guerre et faire corps derrière la bannière étoilée. Pour convaincre la population, les autorités eurent recours à une campagne d'affichage massif où un oncle Sam volontariste interpellait le passant d'un « *I want*

You for USA Army ». Le 18 mai 1917, le Congrès votait le Selective Service Act imposant la levée des troupes et la mise en place d'une réelle conscription et d'un recensement. Matthew allait partir, au désespoir de Mary. Dernier éclat avant l'embrasement ? Un événement artistique était sur toutes les lèvres : l'ouverture prochaine de la première exposition de la Société des artistes indépendants dans le célèbre Grand Central Palace à Midtown, sur Lexington Avenue, proche du Grand Central Terminal. La Société des artistes indépendants, née pendant l'automne 1916, réunissait les organisateurs historiques de l'Armory Show de 1913 et beaucoup des fidèles du cercle des très actifs Walter et Louise Arensberg : Man Ray, Katherine S. Dreier, Walter Pach et l'omniprésent Monsieur Duchamp. Les jeunes Reynolds n'avaient pas encore été conviés dans le salon des Arensberg au 33 West 67 Street : un duplex aux hauteurs stupéfiantes, tapissé d'œuvres d'art.

Walter Arensberg et son épouse étaient d'immenses mécènes, installés à New York depuis quatre ans. Leur éveil artistique avait éclos lors de l'Armory Show. Depuis, ardents promoteurs de l'avant-garde, ils diversifiaient leurs achats, s'orientant vers les cubistes. La blonde et frêle Louisa Arensberg usait de sa considérable fortune pour compléter leur exceptionnelle collection. Mais leur réputation dépassait largement cette passion marquée. Le 33 West 67 Street, Uptown, était le repaire des artistes et intellectuels américains accueillis avec générosité et une certaine gourmandise pour des parties fort arrosées et très festives où l'on s'amusait franchement. Comme Gabrièle Picabia, revenue à New York avec son mari, le peintre

Francis Picabia en 1917, l'écrivait : « Il y avait chez les Arensberg beaucoup de jeunes, un nombre impressionnant de femmes. On jouait aux échecs, on buvait pas mal de whisky. Vers minuit, on mangeait un gâteau et ça se terminait vers trois heures du matin. Après la danse, on s'embrassait et on se pelotait beaucoup. Ici ça n'avait pas d'importance. »

Walter Arensberg était l'un des principaux organisateurs de cette exposition d'avril 1917 qui promettait d'être un temps fort de la sphère new-yorkaise avec plus de mille deux cents artistes et deux mille cent vingt-cinq œuvres. « Ni jury ni prix », tel était le mot d'ordre de cette manifestation ouverte à tous, à condition de s'acquitter d'un droit d'entrée d'un dollar et d'un abonnement annuel de cinq dollars.

Avant même l'ouverture du salon, un esclandre avait eu lieu. Une œuvre intitulée *Fountain*, d'un certain R. Mutt, avait été refusée ou plutôt non admise. De quoi s'agissait-il ? D'un urinoir en faïence blanche avec le nom de l'artiste et la date 1917 inscrits à l'encre noire, enfin, aux dires de ceux qui l'avaient vu car l'objet s'était volatilisé dès son éviction. Les membres du comité de direction s'étaient écharpés. « Des lignes saisissantes » pour les uns, « une plaisanterie de mauvais goût » pour les autres. Cette décision de ne pas accepter cette vasque sanitaire, contraire au règlement, avait entraîné la démission de Walter Arensberg ainsi que celle de Marcel Duchamp, absolument furieux. Qui étaient ces misérables membres du comité pour décider de ce qu'était ou non une œuvre

d'art ? Quant à connaître l'identité de ce R. Mutt, mystère. Même les proches des Arenberg l'ignoraient.

Le 9 avril, les Reynolds, comme quelques centaines de privilégiés, se préparaient au vernissage. Dans l'après-midi de ce même jour, Fabian Avenarius Lloyd, plus connu sous le nom d'Arthur Cravan, devait dissenter sur « Les artistes indépendants de France et d'Amérique ». Plus que le sujet, c'était la personnalité de cet orateur de trente ans qui excitait les esprits. Poète-boxeur d'origine britannique, neveu d'Oscar Wilde, Cravan multipliait les provocations. Ses écrits oscillaient entre le lyrisme et la grossièreté. Quant à ses apparitions publiques, elles devenaient de vraies attractions. Lors d'une précédente conférence-spectacle, il avait tiré quelques coups de fusil en l'air avant de s'exprimer.

Quoi qu'il en soit, une assemblée triée sur le volet attendait à la mezzanine du Grand Central Palace. Elle commençait même à piaffer, le conférencier étant en retard. Quelle ne fut pas sa surprise de voir s'avancer une force de la nature, Arthur Cravan, titubant. Le colosse, visiblement éméché, ne regardait personne, trop occupé à gravir les quelques marches avec la plus grande difficulté. Dans la salle, plus un bruit. L'homme marmonnait tout en fixant quelque chose en face de lui. Mais de quoi parlait-il ? Nul ne comprenait ses propos embrouillés, inintelligibles. Que regardait-il ? Le public échangeait des coups d'œil interloqués mais il n'avait encore rien vu. Parvenu sur l'estrade, le poète-boxeur commença à se déshabiller. Il ôta sa veste, ses bretelles. Lorsqu'il déboutonna son pantalon, des cris jaillirent. Au premier rang, des femmes s'éventaient, rouges cramoisies, d'autres se levaient, indignées. À ces

hurlements, Cravan répondait par des obscénités. Une confusion extrême s'était emparée de la salle. Des policiers arrivèrent immédiatement, s'emparant du malotru, pour le menotter.

Le soir, on ne parlait plus que de cela : quel tapage ! Bien plus tard, Mary apprendrait de la bouche même des conspirateurs les dessous de ce coup monté. Marcel Duchamp et Francis Picabia, agacés par les discours des snobs sur l'art, avaient concocté cette farce pour les tourner en ridicule. Comme Gabrièle Picabia le rapporterait plus tard : « Francis et Marcel ont décidé de faire une manifestation pour ces "cons" qui ne comprennent rien. Ils ont demandé à Cravan, spécialiste des scandales, de faire la conférence. » Ils l'avaient, auparavant, copieusement enivré.

Pour Mary et Matthew, le compte à rebours était enclenché. Les mois se succédaient, vite, trop vite. Les nouvelles du front leur parvenaient par vagues. Le découragement avait gagné les régiments français. On parlait de désertions. Les premières troupes américaines avaient débarqué à Boulogne-sur-Mer le 13 juin 1917 avec à leur tête le général John Pershing. Inexorablement, l'échéance se rapprochait. Après l'insurrection de Petrograd, les bolcheviques menés par Lénine s'emparaient du pouvoir. L'embrassement occidental était mondial. Un jour, Matthew fut appelé au service actif comme douze millions d'Américains. Il quitta Mary et New York pour le Texas. Affecté au 115^e régiment d'artillerie appartenant à la 30^e division d'infanterie sous le haut commandement du général Edward Mann Lewis, le sous-lieutenant Reynolds était formé aux techniques de la guerre et au maniement des armes au camp Stanley. Dès

son arrivée, il avait été vacciné contre la fièvre typhoïde et la variole. Plusieurs fois par semaine, il assistait à des cours de français et apprenait à forer le sol, comme à se repérer sur des cartes. Si elle recevait de ses nouvelles, Mary tournait comme une âme en peine à New York, seule et désœuvrée puisqu'en octobre 1916 elle avait quitté Wanamaker's. Quelle idée stupide ! Comment occuper ses interminables journées ?

La rencontre avec le décorateur d'intérieur Léon Hirshman l'avait tirée de l'embarras. Sous sa houlette, Mary avait repris et peaufiné les bases du métier. Hirshman lui avait enseigné les accords entre matières et couleurs, l'intérêt d'ajouter une corniche afin de rompre une perspective convenue, la nécessité d'ajouter un mobilier un peu décalé pour secouer une atmosphère trop conventionnelle. Ce qu'elle préférait était traduire en espace les aspirations, le mode de vie des clients. Se fondre dans leur goût mais aussi leur suggérer des harmonies, des meubles auxquels ils n'avaient pas songé. Pendant des heures, elle se plongeait dans les plans, griffonnait des propositions. Son métier l'accapara jusqu'à ce matin glacé dans la luminosité étincelante qui inonde New York l'hiver. Mary finissait son petit déjeuner à La Pâtisserie française avant de rejoindre le bureau. Elle allait sortir lorsqu'elle remarqua un homme de grande taille, la chevelure blonde rejetée en arrière, happé dans la lecture du *New York World*. Ses traits lui disaient quelque chose. Où l'avait-elle vu ?

Elle le saluait lorsqu'elle se souvint. Elle l'avait croisé avec son amie Djuna Barnes à une soirée le mois précédent. C'était Laurence Vail, le flamboyant Laurence Vail,

l'enfant chéri de Greenwich Village, réputé pour son élégance, sa vivacité d'esprit et ses audaces. Djuna et lui avaient été amants et venaient de rompre. Vail répondit mécaniquement à son salut. À l'évidence, il ne l'avait pas reconnue. Peut-être le long pardessus violet qu'elle avait enfilé le déroutait-il ? Il l'invita toutefois à s'asseoir. Ce qui n'aurait dû être qu'une brève discussion se mua en proposition de balade. Vail tenait absolument à l'emmener aux Palisades, les falaises sur la côte ouest de l'Hudson. Il adorait la montagne depuis toujours, passion qu'il tenait de sa mère, Gertrude Mauran, très *new England*, qui avait été, selon lui, parmi les premières Américaines à faire l'ascension du Mont-Blanc dans les Alpes françaises.

Mary n'avait jamais pratiqué l'escalade mais l'idée lui plaisait. Ils empruntèrent le métro jusqu'à la 125th Street puis le ferry jusqu'à Fort Lee pour arriver le long de la rivière. Grimper se révéla plus ardu que prévu, son manteau entravant les pas de la jeune femme. Arrivé au sommet, Vail tenta un baiser. Elle se déroba. Il n'insista pas.

Elle évoqua Matthew, son engagement dans l'armée, son prochain embarquement pour le front. Vail semblait parfaitement indifférent à ses dires. Il l'interrompt même pour lui conter son enfance parisienne, ses années de collège, ballotté entre l'Amérique, la Grande-Bretagne et Oxford, et le drame qu'avait été sa première coupe de cheveux à l'âge de huit ans. La vision de ses boucles dorées qui tombaient sous les ciseaux de Monsieur Georges le hantait encore. Sa façon de rouler les R, ses intonations typiquement françaises amusaient beaucoup la jeune femme. La grand-mère paternelle de Laurence était bretonne, ce qui

expliquait qu'il parlât le français très facilement. Tout au long de cette journée, Laurence lui avait fait oublier la guerre, son angoisse de perdre Matthew.

Naquit ainsi l'habitude de se retrouver le matin à La Pâtisserie française puis, pour le déjeuner, chez un Italien sur Blecker Street. Laurence avait toujours des histoires savoureuses à raconter sur Greenwich Village, sa vie ou ses souvenirs familiaux invraisemblables. Il revenait sur ses jeunes années assombries par la mésentente de ses parents, la personnalité complexe et la maladie de son père, artiste-peintre à ses heures. Hypochondriaque, Eugène Vail disait souffrir de petites attaques et pensait mourir à tout instant. Son fils se rappelait encore la première crise dont il avait été témoin, fort jeune. Son père s'était effondré sous ses yeux, l'assurant de son amour avant de lui faire ses adieux. L'enfant avait été désespéré, paniqué, désespéré. Toutefois, la scène s'était répétée si souvent qu'avec le temps, Laurence s'était détaché d'Eugène. Il ne lui faisait surtout plus aucune confiance. Il en était même venu, lorsque son père se plaignait de l'imminence d'un accès cardiaque, à ne ressentir qu'un immense ennui et à n'avoir qu'une hâte, fuir au plus vite.

Cette légèreté, cette culture française que Laurence évoquait avec brio s'insinuaient progressivement en Mary. Elle comprenait mieux l'engagement de son pays aux côtés des Alliés. Elle se laissait convaincre par cet homme singulier. Le pas fut franchi au terme d'un dîner trop arrosé. Certes, Laurence avait été insistant mais elle avait cédé, non sans plaisir. Avaient alors commencé le remords, la culpabilité. Elle se sentait misérable. Que les couples à Greenwich

Village s'adonnent à une liberté sexuelle affichée lui importait peu. Elle trompait un époux qui se préparait à défendre sa patrie. Depuis, elle éludait leurs rendez-vous. Elle prétextait devoir travailler avec Hirshman. Elle était prise à déjeuner, à dîner. Le soir, elle était épuisée. Il y eut encore une nuit. Puis Matthew annonça son retour pour deux jours de permission.

Son mari en soldat, le cheveu ras, le calot vissé sur la tête, la vareuse bouffante enfoncée dans des bandes élastiques enserrant ses mollets, le large ceinturon sanglant sa veste, l'avait déconcertée. Quelques semaines sans se voir et désormais il lui apparaissait autre. Lorsque Matthew avait tenté des gestes tendres, elle avait eu un infime mouvement de recul. L'avait-il perçu ? Elle évitait autant que possible les adresses fréquentées avec Laurence, les quartiers où on les avait vus ensemble. Heureusement, l'arrivée de Frank Brooks Hubachek, son frère, engagé dans la Navy, avait fait diversion. Tous trois avaient arpenté les rues qui célébraient le droit de vote accordé aux femmes le 6 novembre 1917 dans l'État de New York. Ce résultat laissait augurer l'extension de cette disposition à l'ensemble de la nation. Matthew la trouvait changée, distante. Il n'avait rien dit de spécial. Avait-il soupçonné quelque chose ? Elle ne le saurait jamais. Il était reparti.

Mary avait revu Laurence mais sa mauvaise conscience était si forte qu'elle altérait leur relation. Elle se souvenait de semaines fiévreuses, de repas pendant lesquels elle buvait trop de vin, de cognac, et qui se terminaient invariablement dans le lit conjugal de Charles Street. Ardente puis glaciale, elle se moquait de Laurence avant de se donner

à lui. Elle perdait tout sang-froid. Laurence, de son côté, s'attachait de plus en plus à elle. Mi-mai, Mary reçut une lettre de Matthew. Quelques jours plus tôt, le 13, il avait été nommé lieutenant. Il pensait son départ proche. Le 5 juin 1918, un câble mettait un terme à toute incertitude. Du port de Hoboken, Matthew s'embarquait pour l'Europe sur le *Mauretania*, ce transatlantique reconverti dans le transport de troupes. Cette liaison, Mary devait absolument y mettre un terme. Elle l'annonça à Vail sans ménagement : elle ne voulait plus le voir.

Quelques jours plus tard, à la faveur d'une rencontre à La Pâtisserie française, elle revenait sur sa décision. À chaque courrier de Matthew évoquant la dureté du front, les accrochages, les victimes atrocement touchées, elle était au supplice et se sentait coupable. Elle reprochait à Laurence leur premier baiser alors qu'il la savait mariée. Il n'était qu'un odieux séducteur, un aventurier misérable. Vail, à son tour, fut mobilisé. Il partit pour un camp d'entraînement près de Baltimore puis prit la mer pour les côtes françaises. Ils s'écrivirent beaucoup, un peu, moins, puis plus. Mary vécut alors au rythme des nouvelles qui détaillaient le fruit infernal des combats, les bombardements, les hurlements des blessés et ces morts chaque jour plus nombreux. Il y avait aussi ces gaz terrifiants qui semaient la mort.

En août commençaient la deuxième bataille de la Somme puis l'offensive d'Albert. Albert tombait. Fin septembre 1918, les Allemands harcelés se repliaient derrière la ligne Hindenburg. Le dénouement de la guerre se jouait maintenant. Les journaux rendaient compte de la bataille acharnée dans laquelle s'étaient unis les régiments